

pouvaient résulter du défaut de simplicité de l'expression disparaissent. Telle est la marche ordinaire que suit l'usage dans les modifications qu'il impose journellement à toutes les langues vivantes.

C'est pour une raison à peu près analogue que nous voudrions voir tous les mots de notre langue orthographiés comme ils se prononcent; par exemple, ces mots *beau temps*, qui se composent de deux sons et de deux articulations, représentés au moyen de quatre signes au lieu de neuf. Le seul inconvénient que les partisans des longues étendues pourraient y voir, c'est qu'alors nos enfants apprendraient à lire couramment en 24 heures; mais n'empêtons pas dans ce champ de l'économie scolaire, sociale et politique, et contentons-nous de renvoyer au mot ORTHOGRAPHE.

BLANCS ET BLEUS, noms que l'on appliquait, le premier aux insurgés vendéens, à cause de la couleur de leur drapeau; le second, aux soldats de la République, dont l'habit était bleu. Par extension, ces appellations désignent en général les royalistes et les républicains. Quand les soldats de la République apparaissaient dans un lieu de la Vendée, on criait partout : *Voilà les bleus!* Ce cri de ralliement se changea ensuite en cri de mort. Malheur à qui portait un uniforme bleu et qui s'écarterait! Il était impitoyablement égorgé par les chouans. Sous la deuxième république, on nommait *bleus* les républicains modérés, par opposition aux *rouges* ou républicains socialistes, et *blancs* les partisans de la légitimité; cette dernière expression était fort en usage sous le règne de Louis-Philippe.

BLANC-SIGNÉ s. m. Vieux syn. de *BLANCSEING* : *Je revins à Paris avec trente-deux blanc-signés de M. le comte.* (De Retz.)

C'est un *blanc-signé*,
Qu'autrefois par larcin je pris au roi mon père.

MAIRET.

II Pl. BLANC-SIGNÉS.

BLANCS-MANTEAUX. Les moines de ce nom, qui furent ainsi désignés à cause de la couleur des longs manteaux qu'ils portaient, s'appelaient aussi *servites* ou *serfs de la vierge Marie*, et c'est pour cela qu'ils s'habillaient de blanc, emblème de virginité. Leur ordre s'établit à Marseille en 1252. Ceux qui vinrent à Paris y furent attirés par la faveur universelle dont jouissaient auprès du roi Louis IX tous les moines des divers ordres religieux et mendiants, et ils n'eurent qu'à s'en féliciter, puisque, selon Joinville, « le roi leur acheta une maison et vint les places en tour pour eulz herberger, de lez la vierge porte du Temple à Paris, assés près des tissarans. » Or, le clergé de Paris voyait toujours avec déplaisir des moines étrangers s'installer et puiser dans la bourse des fidèles et pieuses personnes les fonds nécessaires à leur existence, et saint Louis dut faire une rente au curé de la paroisse de Saint-Merri, sur laquelle les Blancs-Manteaux étaient venus s'établir en 1258. En 1274, un concile supprima tous les ordres religieux mendiants, à l'exception des quatre qu'on désigna depuis sous le nom des *quatre mendiants*, et qui étaient les carmes, les cordeliers, les jacobins et les augustins. Les serfs de la Vierge Marie durent donc aller chercher fortune ailleurs; mais, en 1297, un cinquième ordre mendiant fut autorisé : celui des guillemites, or, comme les religieux de cet ordre vinrent prendre possession du monastère des Blancs-Manteaux, on les désigna sous le même nom et ils y restèrent jusqu'en 1790, époque à laquelle l'ordre fut supprimé. La rue de Paris où s'établirent les Blancs-Manteaux a conservé leur nom jusqu'à nos jours.

BLANC-SOUDANT s. m. (de *blanc* et *soudé*). Métall. Dernière teinte que prend une barre de fer avant la fusion.

— Adj. et inv. Donner une chaude BLANC-SOUDANT.

BLANC-TAPIS s. m. Maison où l'on donne à jouer. Vieux mot. II Pl. BLANC-TAPIS.

BLANCULET, s. m. (blanc-cul — de *blanc* et *cul*). Ornith. Un des noms vulgaires du mouetteux, appelé aussi *cul-blanc*.

BLAND (le rév. MILES), mathématicien anglais, docteur en théologie, ancien professeur et examinateur à l'université de Cambridge, né en 1786. Il a beaucoup écrit sur les mathématiques, et il a publié, entre autres ouvrages : *Problèmes de mécanique et de physique*; *Éléments d'hydrostatique*; *Traité d'algèbre* et *Traité de géométrie*. Il est membre de plusieurs sociétés savantes : Royale de Londres, des Antiquaires, Astronomique, etc.

BLANDA, ville de l'Espagne ancienne, dans la Tarraconaise, chez les Lacetons; aujourd'hui Blanes, en Catalogne. II Il y avait aussi en Italie, dans la Lucanie, une ville qui portait le même nom, et dont il ne reste que le petit village de San-Biasio.

BLANDAIN, comm. de Belgique, prov. de Hainaut, arrond. et à 60 kilom. O. de Tournay; 2,768 hab. Importantes tuileries, filatures de lin, élevage d'abeilles.

BLANDE adj. (blan-de — lat. *blandus*; de *blandiri*, cajoler) Flatteur, séduisant. II Vieux mot.

BLANDE s. f. (blan-de). Erpét. Nom donné à la salamandre terrestre, dans une partie du midi de la France.

BLANDFORD-FORUM, ville d'Angleterre, comté de Dorset, à 25 kilom. N.-E. de Dor-

chester, sur la Stour; 3,400 hab. Grande manufacture de boutons de chemise, dentelles renommées; commerce de chevaux, bétail et fromage. Bel hôtel de ville, église d'une construction élégante.

BLANDFORDIE s. f. (bland-for-di — rad. *Blandford*, nom de ville). Bot. Genre de plantes monocotylédones, famille des liliacées, comprenant un petit nombre d'espèces, qui toutes croissent en Australie. II On dit aussi BLANDFORTIE.

BLANDICES s. f. pl. (blan-di-se — lat. *blanditia*, même sens; de *blandiri*, flatter). Carresses, cajoleries, flatteries, dans le but d'attirer, de séduire : *Toutes ces blandices ne sont qu'autant de pièges à leur liberté.* (Montaigne.) II Vieux mot. Quelques écrivains modernes ont essayé avec raison de le rajeunir : *Je trouvais à la fois, dans ma création merveilleuse, toutes les blandices des sens et toutes les jouissances de l'âme.* (Chateaub.) *Je résistai longtemps aux blandices de la buvette.* (Balz.)

BLANDIE s. f. (blan-di — lat. *blanditia*, même sens; de *blandiri*, cajoler). Cajolerie, flatterie, caresse insinuante. II Vieux mot.

BLANDIN (Philippe-Frédéric), célèbre chirurgien français, né à Aubilly (Cher) en 1798, mort à Paris en 1849. Disciple de Breschet et de Dupuytren, Blandin appartenait à cette génération médicale de la Restauration, qui a produit Bouillaud, Andral, Bouvier, Velpeau et tant d'autres. Aide d'anatomie en 1821, professeur et docteur en médecine trois ans après, il entra au bureau central des hôpitaux en 1825, et soutint sa thèse d'agrégation en 1827. A cette époque, les médecins des hôpitaux et les professeurs de l'école étaient regus avant trente ans. Nommé à l'hôpital Beaujon, Blandin y rencontra un de ces hommes supérieurs, qui, sans jalousie pour leurs jeunes rivaux, aiment, au contraire, à les protéger et à les guider dans une route difficile, où l'expérience et la pratique sont des qualités si nécessaires : Marjolin ne fut pas seulement un collègue pour le jeune professeur, il fut son maître et son ami. Sous ce puissant patronage, Blandin vit s'aplanir devant lui tous les obstacles, et une série de mémoires publiés sur les faits les plus curieux qu'il s'étaient passés dans son service prouva qu'il avait su mettre à profit les leçons du savant praticien. Peu de temps après, arrivait 1830, glorieuse date pour la Faculté. Le concours fut rétabli pour le professorat, et, disons-le, à la gloire de Blandin, qui donnait en cela un exemple de désintéressement, puisque ses services dans les hôpitaux lui constituaient des droits que le concours allait remettre en question, il fut un des premiers à le réclamer. En 1831, Blandin concourut une première fois pour une chaire de pathologie externe. Refusé, il se représenta successivement en 1833, 1834, 1836, tantôt pour la section d'anatomie, tantôt pour celle de pathologie, mais sans plus de succès; il lui fallut attendre un septième concours pour franchir définitivement les portes de l'école. En 1841, Richerand mourut, et, grâce à une thèse remarquable sur les accidents des opérations, Blandin arrivait à la chaire de médecine opératoire. Dans cette période de quinze ans, pendant laquelle le jeune savant luttait avec courage contre d'illustres et nombreux adversaires, il ne faudrait pas croire que son génie eût été entièrement absorbé par les épreuves des concours. Quoique ces derniers nous aient valu des travaux pleins d'intérêt sur la taille, la lithotritie, les plaies d'armes à feu, la structure et le développement des dents, c'est aussi à la même époque qu'il donnait un *Traité d'anatomie descriptive*, un *Traité d'anatomie des régions*, des *Recherches sur la distribution des deux nerfs laryngés*, sur le *Volume des racines antérieures et postérieures des nerfs rachidiens*; sur la *Texture de la langue*, les *membranes et glandes linguales*. De toutes ces études, la plus remarquable est, sans contredit, son *Anatomie topographique* ou des régions du corps humain (1826). Jamais livre ne fut plus pratique. Son but est de préparer à la chirurgie, et surtout aux opérations, par l'anatomie. Il apprend au chirurgien à diriger l'instrument au sein des parties profondes avec autant de certitude que si ces parties étaient superficielles et visibles. Il décompose le corps en régions, ou groupes naturels de parties, dont chacune est étudiée à part, dans sa forme, son étendue, ses limites et ses fonctions. Cette œuvre est une de celles qui contribuèrent le plus à établir sa réputation. A la même époque, il écrivait, dans le *Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*, de nombreux et excellents articles sur l'anatomie, la chirurgie et la médecine opératoire. L'article *Amputation* est un véritable chef-d'œuvre de science et d'exposition. En 1828, Blandin lisait à la Société anatomique un mémoire sur les *Amputations médio-tarsienne et tarso-métatarsienne*, et montrait, par une suite d'observations et d'expériences qui lui étaient propres, l'incontestable supériorité de la première de ces opérations sur la seconde. Un peu plus tard, il tentait et conseillait la rhinoplastie. La lithotritie lui fournit également le sujet de deux mémoires intéressants sur les courbures de l'urètre et le cathétérisme. C'est vers cette époque de sa carrière, quelque temps avant sa nomination à la chaire de médecine opératoire, qu'il soutenait, en compagnie de Velpeau, Ribes, Maréchal, la doctrine des liquides dans les rapports de la

phlébite avec l'infection purulente et les abcès métastatiques. Grâce à eux, les saines idées reparurent, et les solidistes, Bichat et Pinel, furent vaincus. Dès qu'il fut professeur, Blandin cessa complètement d'écrire. Il préparait dans un recueillement absolu un grand traité de médecine opératoire, qui, malheureusement, n'a pas vu le jour. Nous disons *malheureusement*, car, à cette même époque, le savant chirurgien se livrait à des travaux pratiques qui eussent été une éclatante confirmation de ses théories : il inventait sa sonde à résection, ses attelles immédiates pour la fracture du fémur, son procédé pour la contre-ouverture des abcès profonds de la mamelle, l'excision d'une partie du sphincter de l'anus substituée à la simple excision des plis cutanés pour remédier à la chute du rectum; la ligature de la langue, celle du voile du palais, des amygdales et du colutérin; la résection du cornet inférieur hypertrophié, la section sous-muqueuse du sphincter anal, l'ablation d'une partie de la cloison des fosses nasales. Au milieu de ces travaux, la mort le surprit. Sa santé, déjà ébranlée par l'épidémie cholérique de 1849, déclina rapidement, et, le 13 avril, Blandin mourait, âgé seulement de cinquante et un ans, et emporté par une bronchite capillaire. Il était alors professeur de la Faculté de médecine de Paris, chirurgien de l'Hôtel-Dieu, membre de l'Académie de médecine et officier de la Légion d'honneur.

Nous avons montré Blandin anatomiste et chirurgien; il nous reste quelques mots à dire sur le caractère de sa vie privée et sur ses relations avec ses malades ou ses élèves. Blandin était d'une taille moyenne, d'une figure avenante et douce; familier avec ceux-ci, et bienveillant pour ceux-là, il montrait dans ses rapports avec tous ceux qui l'entouraient une mansuétude et une bonhomie qui lui conciliaient tous les esprits. On cite, à ce propos, une pièce de vers que lui adressa une pauvre femme à laquelle il avait prodigué les soins les plus bienveillants; on y remarque les vers suivants :

Vous m'avez conservée

A mon époux si tendre, à ma famille en pleurs;
Et toujours votre nom sera cher à nos cœurs.
A mon petit enfant, qui vous devra sa mère,
Je le dirai bientôt, pour que, dans sa prière,
Élevant vers le ciel ses innocents mains,
Il implore pour vous le père des humains;
Dieu toujours exauça la prière des anges,
Leurs voix montent vers lui pures de tous mélanges;
Il entendra mon fils, et longtemps ici-bas,
Sèmera le bonheur et la paix sous vos pas.

On peut dire que Blandin mourut victime du dévouement dont il avait fait preuve toute sa vie. En 1830, lors de la guerre civile; en 1832 et en 1849, lors des épidémies qui ravagèrent la capitale, il ne cessa de prodiguer ses soins, même au milieu des souffrances qu'il éprouvait lui-même. Jamais l'hôpital ne lui absent un seul jour, et ce n'est que quelques heures avant sa mort qu'il cessa d'y paraître.

BLANDINE s. f. (blan-di-ne). Entom. Espèce de papillon.

BLANDINE (sainte), jeune esclave chrétienne, qui fut martyrisée à Lyon, sous Marc-Aurèle, l'an 177. En même temps que Blandine, quarante-huit victimes furent sacrifiées aux dieux du paganisme ou à la politique des empereurs romains, et, comme elle, descendirent dans l'arène, affrontant les dents des lions, les tenailles du bourreau avec résignation, avec héroïsme, avec ivresse : c'est Pontique, un enfant de quinze ans; c'est Pothin, un vieillard de quatre-vingt-dix ans, le premier évêque de la Gaule, et qui, à cette demande ironique du gouverneur : « Quel est le Dieu des chrétiens? » répond fièrement : « Tu le connaîtras quand tu en seras digne. »

Cependant l'Eglise a laissé dans l'ombre, oublié presque, tous les martyrs de Lyon, au profit de Blandine. La fête du 2 juin semble n'avoir été instituée qu'en son honneur, et les églises élevées en souvenir des quarante-huit héros qui, avec elle, moururent pour leur foi, ont été placées sous sa seule invocation. L'église de Vienne appelle encore la fête des martyrs de Lyon, la *fête de sainte Blandine* et ne nomme qu'elle dans l'oraison du jour. Au VI^e siècle, dans le Dauphiné, s'élevait, sous le nom de *Sainte-Blandine*, une église célèbre, servant de monastère à vingt-cinq veuves; chose singulière, car Blandine était vierge : du moins nous la voyons telle, dans la *Vie de saint Clair*, dans les *Acta martyrum sincera* de Ruinart, et, en cette qualité, elle est vénérée par l'Eglise; enfin, Eusèbe qui, sur la relation en langue grecque que lui avaient fait parvenir les témoins, pour la plupart compagnons des victimes de Lyon, avait écrit les *Actes des martyrs* et longuement parlé de Blandine, ne peut pas s'empêcher d'y revenir quand il compose son *Histoire ecclésiastique*. C'est que Blandine est plus qu'une sainte, plus qu'une martyre; elle est la personnification des saintes, des martyres. Elle est femme et toute délicate, elle est esclave et ignorante.... Un rêve vient la visiter durant son sommeil, une vision lui montre les joies du ciel.... Et voilà que tout à coup elle sent en elle, pour atteindre à ces joies, l'audace de renverser les idoles païennes, le courage de braver la mort; dans son désir, dans son impatience du bonheur céleste, elle va, elle court au-devant de cette

mort.... C'est de l'ivresse, du délire, de la folie.

Le martyre de Blandine fut horrible; il est affreux à raconter : une première fois, elle fut mise en croix dans l'arène, livrée aux bêtes; mais les bêtes, rassasiées déjà, l'épargnèrent; une seconde fois, ce fut au tour des bourreaux; mais, rassasiés aussi, sans doute, et las, ils ne purent pas l'achever; une troisième fois, enfin, elle fut amenée dans le Cirque, fouettée, tenaillée, placée sur une chaise ardente; mais son âme ne voulait pas quitter son corps. Alors on l'enferma dans un filet et on la jeta à des taureaux furieux qui, de leurs cornes, en jouèrent comme les enfants d'un volant. Elle n'était pas morte encore! enfin, car il fallait bien en finir, on égorga la pauvre esclave, dont la dernière parole fut pour braver encore ses meurtriers en disant : « Je suis chrétienne. »

Cornélie n'a eu qu'à se souvenir de Blandine pour créer *Polyeucte* et nous donner ce vers immortel :

Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée.

Le corps de Blandine fut inhumé dans une crypte sous l'église d'Ainay de Lyon.

BLANDIR v. a. ou tr. (blan-dir — lat. *blandiri*, même sens). Cajoler, flatter, caresser. II Vieux mot.

BLANDITEUR s. m. (blan-di-teur — lat. *blanditor*; de *blandiri*, cajoler). Cajoleur, flatteur. II Vieux mot.

BLANDONA, ville de l'ancienne Liburnie,auj. Dalmatie, au S.-E.

BLANDRATA (Georges), médecin et sectaire italien, né dans le marquisat de Saluces, mort à la fin du XVI^e siècle. Il embrassa d'abord les croyances religieuses de Luther, puis celles de Calvin; ensuite il voulut lui-même se faire chef de secte. Il voyagea en Allemagne, en Pologne, en Transylvanie, fut successivement le médecin d'une reine et d'un roi de Pologne, et mourut étouffé dans son lit par un de ses neveux, qu'il avait menacé de déshériter à cause de sa persistance à rester catholique.

BLANDY, village et comm. de France (Seine-et-Marne), arrond. et à 11 kilom. N.-E. de Melun, sur le coteau qui borde la rive gauche du ruisseau d'Anceux; 672 hab. Le château de Blandy, construction du XVI^e siècle, est un type de forteresse féodale : aux cinq angles s'élèvent cinq tours réunies par des courtines; le donjon, dont les murs ont 3 m. d'épaisseur, s'élève à 33 m. sur 14 m. de diamètre, et communique avec des souterrains débouchant sur la campagne; le tout est entouré de fossés profonds et larges de 20 m. Ce château, qui appartient au chevalier Dunois, plus tard au prince de Condé, fut habité par Villars et, après la mort du vainqueur de Denain, tomba peu à peu en ruine. Ce qui reste de cette ancienne demeure princière est aujourd'hui transformé en une des plus belles fermes des environs.

BLANE s. m. (bla-ne). Erpét. Nom donné à l'amphisbène roux ou cendré, appelé aussi amphisbène à queue aiguë, ophidien propre au Portugal.

BLANE (sir Gilbert), médecin anglais, né en 1749, mort en 1834. Il fut médecin en chef de la flotte anglaise dans les Indes, puis chef du bureau médical de la marine à Londres, et membre de la Société médico-chirurgicale. Il publia de nombreux ouvrages en anglais, notamment : *Mémoire sur les moyens les plus efficaces pour préserver la santé des marins* (1750); *Observations sur les maladies des marins* (1785); *Lettres sur la quarantaine* (1799); *Sur la pratique de la vaccination* (1811); *Éléments de logique médicale*, etc. (1819). *Dissertations choisies sur divers sujets de science médicale* (1822); *Sur l'introduction du choléra asiatique* (1832).

BLANENSTEIN (Nicolas). V. BLAUNSTEIN.

BLANGE s. f. (blan-je). Fraude, tromperie. II Vieux mot.

BLANGINI (Joseph-Marie-Félix), compositeur italien, né à Turin en 1781, mort près d'Orléans en 1841, fut d'abord enfant de chœur à la cathédrale de Turin. L'abbé Ottani, maître de chapelle de cette église, lui donna les premières notions de musique et d'harmonie. Le jeune élève profita si habilement des leçons de son professeur, qu'à l'âge de douze ans il composa un motet et un *Kyrie*, dignes d'être exécutés à l'église de la Trinité de Turin. Blangini était un de ces hommes auxquels peuvent s'appliquer les poétiques paroles d'Alexandre Dumas : « Dieu a mis dans leur berceau tous les biens de cette vie! » Les malheurs de sa patrie devinrent l'origine de sa fortune. Les Français ayant envahi le Piémont, en 1797, la famille royale abandonna Turin, et les parents de Blangini crurent devoir émigrer et se réfugier en France. Le jeune Blangini arriva à Paris en 1799, et ne tarda pas à publier quelques recueils de romances qu'il chantait fort agréablement. Un succès extraordinaire couronna ses premières compositions; partout on se disputait l'auteur d'aussi jolies choses, le chanteur qui les rendait si bien et le professeur qui enseignait à les exécuter. Alors, les théâtres étaient à peu près les seuls lieux de réunion, mais ils ne pouvaient suffire au besoin de rapprochement que chacun éprouvait sans oser faire le premier pas : Blangini eut l'idée de donner chez lui, rue Basse-du-Rampart, des